
ANNALES
UNIVERSITATIS MARIAE CURIE-SKŁODOWSKA
LUBLIN – POLONIA

VOL. XLI

SECTIO FF

2-2023

ISSN: 0239-426X • e-ISSN: 2449-853X • Licence: CC-BY 4.0 • DOI: 10.17951/ff.2023.41.2.103-115

Solovki ou un espace détourné : *Le Météorologue* d'Olivier Rolin et *Le Journal d'un loup* de Mariusz Wilk*

Solovki or the Diverted Space: *Stalin's Meteorologist* by Olivier Rolin and *The Journals of White Sea Wolf* by Mariusz Wilk

Wyspy Sołowieckie, czyli przestrzeń odwrócona: *Meteorolog* Oliviera Rolina i *Wilczy notes* Mariusza Wilka

JADWIGA BODZIŃSKA-BOBKOWSKA

University of Gdańsk, Poland

ORCID ID: <https://orcid.org/0000-0002-1205-4386>

e-mail: j.bodzinska@ug.edu.pl

Résumé. Les îles Solovki forment un espace mystérieux et multiforme, un palimpseste territorial où l'histoire, la géographie et la métaphysique s'entrecroisent. Leur topographie ainsi que des phénomènes naturels – tels que les paysages aquatiques ou les nuits blanches – illustrent la complexité immanente et insaisissable de ce territoire. Comment se reflète-t-il dans l'imaginaire littéraire ? C'est la question de départ du présent texte qui a pour but d'étudier, dans la perspective spatiale, les œuvres littéraires d'Olivier Rolin et Mariusz Wilk. Les deux auteurs situent leurs textes – respectivement *Le Météorologue* et *Le Journal d'un loup* – dans le Grand Nord russe. Adoptant une perspective géocritique, nous identifions les significations de ces référents spatiaux et les phénomènes – notamment le chaos, les détournements et les labyrinthes – qu'ils traduisent.

Mots-clés : Solovki, territoire, détournement, nuits blanches, Grand Nord

* Publikację tomu sfinansowano ze środków Instytutu Językoznawstwa i Literaturoznawstwa UMCS. Wydawca: Wydawnictwo UMCS. Dane teled adresowe autora: Instytut Filologii Romańskiej, ul. Wita Stwosza 51, 80-308 Gdańsk; tel.: +48 58 523 30 39.

Abstract. The Solovki Islands are a specific and mysterious territory where the history, geography and metaphysics intersect. The topography of this land, as well as natural phenomena such as “white nights”, can illustrate these complicated crossings. The objective of this paper is to study the reflection of this space in the literary works by Olivier Rolin and Mariusz Wilk who situate their texts – *Stalin’s Meteorologist* and *The Journals of a White Sea Wolf* – in the Russian Far North. Adopting a geocritical perspective, I try to identify spatial structures in these works in order to understand the meanings that they carry: chaos, diversions et labyrinths.

Keywords: Solovki, territory, labyrinths, white nights, Far North

Abstrakt. Wyspy Sołowieckie to tajemnicze terytorium, w którego topografii krzyżują się historia, geografia i duchowość. Celem artykułu jest przyjrzenie się, jak przestrzeń ta funkcjonuje w twórczości Oliviera Rolina i Mariusza Wilka, którzy swoje teksty literackie sytuują właśnie na rosyjskiej Dalekiej Północy. Przyjmując perspektywę geokrytyczną i komparatystyczną, staram się zidentyfikować w *Meteorologu* i *Wilczym notesie* struktury przestrzenne i zrozumieć, jakie – w opisywanych labiryntach i zniekształceniach – kryją się znaczenia.

Słowa kluczowe: Wyspy Sołowieckie, terytorium, labirynt, białe noce, daleka północ

Les forêts t’apprendront plus que les livres.

Les arbres et les rochers t’enseigneront des choses que ne t’enseignent point les maîtres de la science (Wunenburger, 2013, p. 105).

1. RACONTER LE GRAND NORD ¹

Le Grand Nord, comme le dit Mariusz Wilk, est une réalité « [...] qui échappe à toute règle : les espaces y sont sans limites, les boues sans fond, les établissements de population sans formes [...] » (Wilk, 1999, p. 30). Comment la saisir alors si, impénétrable et multiforme, elle fait naître, en même temps, chez les nouveaux venus « [...] le besoin de se familiariser avec l’espace, de s’y accoutumer » (Wilk, 1999, p. 31) ? La présente étude suit le parcours de ces « nouveaux venus », Mariusz Wilk et Olivier Rolin, sur les îles Solovki, un archipel au milieu de la mer Blanche, sous le cercle polaire. C’est effectivement un espace qui fuit toute tentative de représentation et, néanmoins, fait partie d’une « géographie littéraire » spécifique. Mariusz Wilk saisit ce territoire dans le moment présent et en fait sortir une série de récits « auto-bio-géo-graphiques » tandis qu’Olivier Rolin y voyage non seulement dans l’espace, mais aussi dans le temps. Les îles Solovki constituent pour l’écrivain français d’un côté la toile de fond d’une réalité historique tragique – Olivier Rolin

¹ Les recherches à la base du présent article ont été réalisées dans le cadre du projet no 2021/41/N/HS2/01753, financé par le Centre National de la Science (Narodowe Centrum Nauki).

note explicitement qu'il y s'agit de « l'histoire terrible de ce qu'était le "socialisme réel"... et de la terreur du siècle terrible » (Rolin, 2014, p. 177). Or, de ce volet du *Météorologue*, bien qu'important et intéressant, nous ferons ici abstraction. Ce qui nous intéressera avant tout – et définira ainsi la ligne analytique de notre propos – ce sont les modalités selon lesquelles un espace géographique déterminé devient un sujet littéraire à part. Ce qui est de plus, nous voudrions observer l'entrecroisement des parcours des deux auteurs. Sachant qu'« une géographie littéraire – comme le dit Michel Collot – ne saurait se borner à identifier les lieux, à repérer des référents, elle doit s'efforcer de dégager des structures spatiales, susceptibles de se répéter et/ou de varier d'un endroit à un autre, afin d'accéder aux significations dont elles sont porteuses » (Collot, 2014, p. 136) et que la géocritique de Bertrand Westphal – le contexte méthodologique de la présente étude – est une méthode comparatiste qui consiste à confronter les différentes images que donnent d'un lieu divers écrivains (Collot, 2014, p. 88–91, 200) l'observation de ces entrecroisements sur le territoire russe des îles Solovki permettra de rendre compte comment l'espace est abordé textuellement et comment les tentatives de le décrire changent la perception du sujet parlant. Si la méthode géocritique, comme la décrit Bertrand Westphal, « se propose d'étudier [...] une véritable dialectique (espace-littérature-espace) qui implique que l'espace se transforme à son tour en fonction du texte qui, antérieurement, l'avait assimilé » (Westphal, 2000, p. 21) » notre point de départ pour la présente étude est la question comment l'étude croisée des approches de deux écrivains d'une même géographie permet-elle d'élaborer une meilleure compréhension de ce territoire singulier ; à la fois île concrète et ouverture sur un réel indicible.

Pour ce faire, nous examinerons comment les deux écrivains considèrent l'archipel et nous suivrons leur trajet à la fois réel-viatique, littéraire-déscriptif et imaginaire – selon le terme forgé par Bertrand Westphal – dialectique.

2. UN TRAITÉ MÉTÉOROLOGIQUE

Son domaine, c'étaient les nuages. Les longues plumes de glace des cirrus, les tours bourgeonnantes des cumulonimbus, les nippes déchiquetées des stratus, les stratocumulus qui rident le ciel comme les vaguelettes de la marée le sable des plages, les altostratus qui font des voilettes au soleil, toutes les grandes formes à la dérive ourlées de lumière, les géants cotonneux d'où tombent pluie et neige et foudre. [...] il avait entrepris d'établir un cadastre des eaux, un cadastre des vents et un autre du soleil. Il ne voyait sans doute rien de pittoresque là-dedans, aucune invitation à l'imaginaire dans ces projets de cartographe insaisissable [...] (Rolin, 2014, p. 13–14).

L'idée de cartographe insaisissable constitue non seulement le projet d'Alexei Féodossévitch Vengenheim, le héros du roman dont je viens de citer le fragment

introductif, mais aussi la nature profonde de l'activité scripturale d'Olivier Rolin, l'auteur du roman cité. Et cela non seulement sur le plan ontologique, mettant en lumière les liens qui unissent l'écriture et la lecture à un parcours de l'espace, comme le précise Michel Butor : « À bien des égards, toute la littérature est littérature de voyage. C'est une relation fondamentale, l'écriture elle-même est un mouvement sur la page [...] Le thème essentiel d'un livre est un voyage » (Butor, 1979, cité d'après Collot, 2014, p. 213), mais aussi sur le plan réel. L'invitation à l'imaginaire passe ici par le référentiel. Olivier Rolin publie son roman en 2014, quatre ans après sa première visite dans les îles Solovki. Cette visite l'a invité d'un côté à raconter l'histoire de la vie et de la mort d'Alexeï Féodossévitch Vengengheim (Rolin, Bertini, 2014, p. 2), un météorologue russe, communiste, condamné en 1934 aux travaux forcés dans le camp du SLON², tué dans des circonstances longtemps méconnues et réhabilité à titre posthume en 1956. D'un autre côté, ce voyage a aussi motivé l'écrivain à effectuer un travail de détective et dépister les bribes dispersées de la bibliothèque du SLON, ce qui a donné lieu à *Solovki. La Bibliothèque perdue*, une sorte de reportage, compte rendu de cette recherche, largement illustré de photos par Jean-Luc Bertini (Rolin, Bertini, 2014, p. 2). L'origine de ces deux textes est donc géographique ; la référence photographique dans le texte de *La Bibliothèque perdue* ne laisse aucun doute. Le statut de l'espace dans *Le Météorologue* est pourtant plus ambigu et, par conséquent, plus intéressant. La biographie du scientifique russe est une histoire « parmi des millions d'autres » et illustre exemplairement « la terreur du siècle terrible ». Or, il s'y agit aussi d'une histoire humaine : celle d'Alexeï Féodossévitch Vengengheim et celle d'Olivier Rolin ; de l'expérience humaine du temps, de l'écriture et de l'espace. L'expérience qui permet de construire un sens du lieu, créer des liens affectifs avec le paysage et comprendre les rythmes du temps et de l'espace.

Parmi les livres que me montrait Antonina, il y avait, sous une couverture représentant les nuages, un album hors commerce édité par la fille d'un déporté à la mémoire de son père. Alexeï Féodossévitch Vengengheim, le météorologue, avait été déporté aux Solovki en 1934. [...] Jusqu'en 1956, année de sa réhabilitation *post mortem*, disait-elle, ma mère a attendu son retour. Lorsque je me conduisais mal, disait-elle encore, ma mère me disait que j'aurais honte lorsque mon père reviendrait, et me juger par ses yeux est devenu ma règle de vie. L'idée d'écrire l'histoire de cet homme, une victime parmi des millions d'autres de la folie stalinienne, commençait à s'éveiller en moi (Rolin, 2014, p. 20, je souligne).

² Olivier Rolin explique : « À partir de 1923, il [le monastère des Solovki] fut occupé par le premier camp de ce qui allait devenir la Direction centrale des camps, *Glavnoie Oupravlenie Lagueri*, sinistrement connue par son acronyme, GOULAG. Dans les cathédrales vides, pillées et en partie incendiées, s'entassaient les châliis des détenus. C'est au "Camp à destinations spéciales des Solovki", SLON, que furent mises au point les techniques du dressage et de l'exploitation féroces qui transformèrent la masse sans cesse croissante des déportés en une immense force de travail esclave au service de l'industrialisation forcenée de l'URSS » (Rolin, Bertini, 2014, p. 2).

L'histoire, dès le début du roman, est personnelle : l'auteur-narrateur fait son entrée dans le texte et le tisse en alternant la première et la troisième personne du singulier et en multipliant les voix narratives. Il raconte – en narrateur – l'histoire d'Alexeï Féodossévitch : « Il était né en 1881 à Krapivno, un village d'Ukraine » (Rolin, 2014, p.14). Parfois il devient, surtout dans la deuxième partie du livre, Vangengheim lui-même ; il paraphrase ou réécrit les lettres que le météorologue déporté écrit à sa femme : « Je me suis fait un emploi de mon temps libre pour l'hiver, écrit-il : travail sur le traité météorologique que je compte écrire, et pratique de la lecture en langues étrangères » (Rolin, 2014, p. 11). Le « je » du héros et le « je » du narrateur-auteur se fondent et les intersections courtes et hasardeuses (« écrit-il » ou « continue-t-il ») ne font que brouiller – en trompe-l'œil – les pistes narratives. Les deux « je » « écrivent » et « continuent » le récit et le traité météorologique ou transforment ce récit en un traité météorologique.

Peintres et écrivains ont maintes fois décrit ce paysage de la campagne russe ou ukrainienne. Profondeur vertigineuse de l'espace, vastitude où tout semble immobile, silence que ne trouent que des cris d'oiseaux, cailles, coucous, huppés, corbeaux. Champs de blé ou de seigle, étendues d'herbes bleues piquées de fleurs jaunes d'absinthe, entre lesquels file un chemin creusé d'ornières. [...] Et surplombant tout ça, dans un ciel qu'exalte la vaste platitude de la terre, les nuages « irréguliers et merveilleux » [...] les nuages menaçants que le paysagiste Savrasov peignit en 1881 [...], chamarrant de grandes ombres les champs lumineux (Rolin, 2014, p. 24).

Et si Rolin souligne le rôle de l'espace dans la formation de son héros :

Des bois, des champs, des steppes, des chemins, des vols de corbeaux, des clochers minuscules sous les nuages. La Russie est une forêt, *liès*, et la Russie est une plaine, *polié*. Et la Russie est espace, *prostor*. Je ne sais pas grand-chose d'assuré ou de significatif sur la jeunesse de mon personnage, mais je suis certain que l'espace joue un rôle dans ses années de formation (Rolin, 2014, p. 25, je souligne)

son lecteur verra le même mouvement dans la « formation » de son roman :

Cela commence je crois par la perception, ou plutôt le sentiment, ou plus élémentairement encore le vertige de l'espace. La Russie, c'est le grand large sur terre, ai-je écrit dans un petit texte, où je cite aussi Tchékhouv (« la mesure humaine ordinaire ne s'applique pas à la taïga. Seuls les oiseaux migrants savent où elle s'achève »). Pays au long cours. Dans mon tropisme russe il y a une part géographique, une attirance pour cette réalité non substantielle, invisible, qu'est l'espace. Puissance insaisissable et qui cependant marque secrètement les choses [...] (Rolin, 2014, p. 193, je souligne).

C'est la même intuition qu'ont Deleuze et Guattari en assimilant dans leur *Qu'est-ce que la philosophie ?* la pensée à la terre : « Penser se fait plutôt dans le rapport du territoire et de la terre » (Deleuze, Guattari, 1991, p.82). Intuition dont Deleuze tire ensuite les conséquences analytiques : « Nous sommes composés

de lignes véritables à chaque instant, différemment combinables, des paquets de lignes, longitudes et latitudes, tropiques, méridiens, etc. Il n'y a pas de mono-flux. L'analyse de l'inconscient devrait être une géographie plutôt qu'une histoire » (Deleuze, 2008, p. 122). L'histoire d'Alexeï Féodossévitch Vengengheim est « géographique » premièrement parce que, comme le dit Gérard Genette, « tout notre langage est tissé d'espace » (Genette, 1966, p. 101–108), deuxièmement à cause de son métier de météorologue et enfin – *last but not least* – c'est l'effet du lieu où cette histoire se déroule.

Sur ses plaques, ce n'est pas seulement la vérité miraculeuse des couleurs qui frappe, mais cette impression, quand on les regarde, d'être littérairement aspiré vers la ligne où se rejoignent ciel et terre. Qu'y a-t-il là-bas, derrière ? Rien, le bord du monde peut-être, ou alors la répétition infinie des mêmes choses (Rolin, 2014, p. 25, je souligne).

Dans la question formulée par Rolin résonne cette angoisse des nouveaux venus qu'évoque aussi de Mariusz Wilk : « [...] le magma informe du Grand Nord a de tout temps suscité l'angoisse des nouveaux venus et fait naître en eux le besoin de se familiariser avec l'espace, de s'y accoutumer » (Wilk, 1999, p. 31). Les prises de position « spatiales » d'Olivier Rolin et Mariusz Wilk tentent d'apaiser cette angoisse et essayent d'expliquer comment cette « puissance insaisissable » de l'espace y « marque secrètement les choses ». Ils le font, pourtant, différemment. Wilk, l'auteur du *Journal d'un loup* qui se compose de deux parties : un recueil de chroniques régulières publiées dans *Kultura* de 1992 à 1998 et le récit d'un voyage effectué en 1995 dans le Grand Nord, était un correspondant accrédité en Russie du mensuel polonais parisien *Kultura*³ et a habité dans les îles pendant vingt-cinq ans (jusqu'en 2015). Sa position *in situ*, de celui qui parle « de l'intérieur » : « *on je swoi* – il cite ici les paroles d'un de ses voisins russes – *solovietski, on na Solovkakh jiviot* »⁴ (Wilk, 1999, p. 215), diffère de la position *in visu*, de ceux qui visitent le lieu, de la position d'Olivier Rolin. Or, varier les angles de vision est le seul procédé qui permette – me semble-t-il – d'observer ce territoire spécifique :

L'archipel des Solovki, en effet, évoque une pierre précieuse : quel que soit le temps que vous passiez à le contempler, il est toujours différent, il réfracte la lumière, il joue de ses facettes. Modifiez un peu l'intrigue, déplacez les accents, intervertissez les histoires, et l'ensemble prendra aussitôt un autre sens, jettera d'autres feux. Il est donc impossible d'en expliquer les raisons, d'en démêler les fils, l'un après l'autre, de faire des analyses, de discourir ; il faut seulement les considérer tous ensemble, l'un à travers l'autre. Bref, il faut s'écarter des principes linéaires de la langue et se tenir

³ Pour plus d'informations, référez-vous à la note de l'éditeur pour l'édition française du *Journal d'un loup* (JdL, Wilk, 1999, pp. 5–6).

⁴ C'est un des nôtres, de Solovki, il vit aux Solovki, trad. JBB.

à quelque distance pour examiner le sujet. Puis il faut se déplacer, de pas en pas, pour modifier son angle de vision (Wilk, 1999, p. 15).

Nous y voyons clairement ce mouvement wesphalien entre « espace-littérature-espace » : de « pierre précieuse » à l'intrigue ; de la lumière aux accents... Le territoire des îles est opaque, sa « texture » – non-linéaire. Pour comprendre *le genius loci* des îles il faut multiplier les perspectives, sans cesse changer la perception, pour le décrire – s'écarter de la langue, se tenir à distance. Ce n'est pas dans chronologie que s'enracine le rythme du temps et de l'espace des îles, mais plutôt dans un mouvement rhizomatique d'une figure fractale dont le sens est n'conditionné que par l'angle de vision. Dès que l'on le saisit dans son sens – le territoire réfracte la lumière et inverse le sens construit/récrit du lieu. Cet effet du renversement est d'autant plus visible dans les phénomènes naturels, météorologiques et astronomiques, dont l'exemple les plus imminent constituent les nuits blanches. Car si « À Solovki, on voit la Russie comme on voit la mer dans une goutte d'eau » (Wilk, 1999, p. 19), les îles elles-mêmes se traduisent par des détournements et contrastes dont les nuits blanches peuvent être un modèle empirique.

3. UNE ÎLE ?

J'avais pris ensuite le petit avion (un Antonov-24, pour être précis) qui, deux fois par semaine, joint Arkhangelsk aux îles Solovki, un archipel au milieu de la mer Blanche. Quand la mer est gelée, et c'est six mois par an, il n'y a pas d'autre moyen de s'y rendre. Mon voisin dans l'avion était un jeune pope qui ressemblait à Georges Perec [...] C'était la beauté du lieu, tel que je l'avais découvert sur des photographies, qui m'avait poussé à entreprendre ce voyage. Et en effet, à peine sorti de la petite aérogare en planches badigeonnées de bleu, à la vue des murailles, des tours trapues et des clochers (d'or) du monastère-forteresse allongé sur un isthme entre une baie et un lac emmitoufflé de neige, j'avais compris que j'avais raison de venir là (Rolin, 2014, p. 17, je souligne).

Le voyageur, motivé par les photographies, découvre un lieu fantasmé, dont les multiples facettes se cachent derrière une vision imaginaire. En effet, dans l'imaginaire collectif, comme le montre Clémentin Rachet, l'île symbolise « ce paradis coupé du monde, du travail, du mauvais temps, du quotidien. C'est avant tout "l'ailleurs", "le nulle part", le bout du monde où l'on se sent loin de chez soi, et de ses repères, prêt à vivre une nouvelle expérience » (Rachet, 2019, p. 36). Cet imaginaire est présent aussi bien dans la narration d'Olivier Rolin : (« Débarquer à Kem à une heure du matin, c'est arriver un peu au-delà du bout du monde. Le jour venu ne modifie pas fondamentalement cette impression » (Rolin, 2014, p. 81)) que dans le récit de Mariusz Wilk :

J'avais déjà vécu à pas mal d'endroits : en Europe centrale, en Amérique du Nord, et dans les monts d'Or aux environs de Klodzko en Pologne ; à New York, sur la Cinquième Avenue ; aux chantiers navals de Gdańsk, pendant la grève d'août 1980 ; près du mur de Berlin au moment de sa destruction [...] Dans le tumulte des événements, toujours entouré, jamais seul, il m'était difficile de me concentrer, de faire le point, alors qu'ici, aux Solovki, même la nature, grâce à l'ascèse des formes et de ses couleurs, serait favorable à l'isolement et la concentration. Là-bas, le bruit des médias, le vacarme, les tchin-tchin et la parlote ; ici, la forêt, le silence des pierres et l'horizon désert (Wilk, 1999, p. 153).

Aux Solovki, on ne peut pourtant pas suivre le cours normal du mouvement de « rêver les îles », tel que le définit Gilles Deleuze : « rêver des îles, avec angoisse ou joie peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence. [...] Ce n'est plus l'île qui se crée du fond de la terre à travers les eaux, c'est l'homme qui recrée le monde à partir de l'île sur les eaux » (Deleuze, 2002, p. 11, 16). Dans le Grand Nord russe le processus phénoménologique de mythification de l'insularité (ou l'îlité) n'aboutit pas à « une vision enchantée et idyllique » (Rachet, 2019, p. 39), on ne repart pas à zéro. Bien au contraire, si on s'efforce à esquisser une carte des îles, leur surface fait surgir des éléments et des dimensions où s'entrecroisent l'espace et le temps, la géographie et l'histoire :

[...] tentons d'en esquisser la carte avec les mots. Dans l'extrême coin oriental de la Baltique, Léningrad. À environ cinq cents kilomètres au nord-est, sous le cercle polaire, la mer Blanche, qui est comme une grande baie presque fermée de la mer de Barentz. Sur sa côte orientale, Arkhangelsk, au milieu, l'archipel des Solovki, sur la côte ouest la bourgade de Kem. Sur l'isthme entre les deux mers, deux grands lacs, le Ladoga et l'Onéga, que traverse le canal Baltique-mer Blanche [...] C'est une terre striée, rabotée par l'érosion glaciaire, criblée de lacs, couverte de forêts. C'est une terre gorgée de sang, ensemencée de morts : morts de nombreux camps qui y furent établis, fusillés de la Grande Terreur des années 1937–1938 [...] tués des guerres russo-finlandaises entre 1939 et 1944, et des répressions qui suivirent (Rolin, 2014, p. 76).

Wilk y ajoute : « Aux Solovki, les murs pleurent, les champignons poussent sur des cadavres, et le paysage n'est pas adapté à la vie » (Wilk, 1999, p. 146). Par conséquent, si les îles, en général, « témoignent de la lutte et des affrontements éternels entre les éléments, entre la terre et le ciel » (Antonioli, 2003, p. 253), les Solovki, elles, ajoutent à cette lutte non seulement des éléments supplémentaires : « La bourbe, la boue (qui, en Russie, est un cinquième élément !) [...] » (Wilk, 1999, p. 31, je souligne), mais aussi cette dimension du chaos – éthique et topographique – que les textes étudiés essaient de traduire. Le premier aspect est lié au passé sacré et carcéral de ce territoire. Il se reflète dans l'histoire de l'emprisonnement du météorologue innocent qu'évoque le roman d'Olivier Rolin, il surgit soudainement dans le récit de Wilk :

Récemment, à Moscou, comme je disais que j'arrivais de Solovki, on m'a demandé pourquoi j'y avais été emprisonné. Pour beaucoup de Russes, le camp de l'archipel existe toujours. Et effectivement, il suffit de porter un regard un peu plus attentif, de lever les yeux un instant du *tape-à-l'œil* et de l'argent des fondations occidentales, pour voir les barbelés autour de soi. [...] L'hiver dernier, plusieurs chiens ont été mangés à Solovki par des gens qui mouraient de faim. Le rêve d'une de mes amies, c'est que soit privatisé le studio dans lequel elle vit depuis vingt ans, situé dans un ancien baraquement du camp (Wilk, 1999, p. 83).

La deuxième dimension – d'ailleurs Olivier Rolin montre, en citant Soljénitsyne, l'entrecroisement de ces aspects et souligne cette « [...] coïncidence qui fait de l'archipel (géographique) des Solovki la matrice de l'archipel (métaphorique) du Goulag » (Rolin, 2014, p. 79) – est le chaos topographique. N'illustre-t-il pas l'idée qui régnait parmi les Russes – comme l'explique Wilk – que « les peuples païens [...] installés dans les confins septentrionaux de l'Empire, détenaient une force impure capable de déformer les espaces. Ils prêtaient aux chamans lopars⁵ le pouvoir magique de [...] mettre le monde à l'envers, de le retourner » (Wilk, 1999, p. 31) ? Effectivement, sur les îles Solovki le monde est indubitablement retourné : les chemins forment des labyrinthes, les lacs se transforment en miroirs et les nuits en jours.

4. LE MONDE À L'ENVERS

Une photographie des Solovki prise de sputnik (à deux cent soixante verstes d'altitude) relève une confusion indescriptible de lacs, de détroits, de cordons littoraux, de lagunes, de chenaux, de caps et de digues, qui forment un immense labyrinthe de miroirs aquatiques faisant penser aux constructions de pierre des Saams de l'Antiquité. Entre les lacs courent des *tropa*, ces chemins qui vont des anciennes toutes desservant le monastère [...]. Les *tropa* de Solovki peuvent être lues et relues, on peut s'y égarer, y chercher la vérité (où est-elle donc ?), s'y promener, y méditer, y ramasser des plantes, des pierres ou des branches de bouleau pour la *bania* (Wilk, 1999, p. 44–45, je souligne).

Le fragment cité met en lumière le lien entre la topographie et la lecture, donc entre la géographie et l'intelligibilité du monde. Les *tropa*⁶ des chemins forgés en labyrinthes y cachent une vérité embrouillée qu'on ne peut que méditer sans espoir – « où est-elle donc ? » – de la trouver. La carte que crée ce territoire est inintelligible – peut être lue et relue – et sa dynamique est rhizomatique : les chemins progressent dans toutes les directions, sans en définir une, opèrent les jonctions et cadences les plus surprenantes, sans retrouver leur origine ou leur bout, sans retrouver la vérité que l'on cherche. La confusion constitue par conséquent le sens-même de ce lieu – l'imbroglio

⁵ Saamis, autrement appelés Lopars ou Lapons [note de l'auteure].

⁶ *Trona* – du vieux slave qui donne aussi le polonais *trop* (« piste, trace »), à rapprocher du grec *ἀτραπός*, *atrapós* (« voie directe »).

des chemins, des littoraux, des lagunes... Olivier Rolin, sans accès direct à la vérité du lieu, a recours à son double, son négatif : « la même beauté que le mont Saint-Michel, sauf que c'était tout le contraire : un monument monastique et militaire, et carcéral, au milieu de la mer – mais se déployant dans l'horizontale, quand le mont s'élance à la verticale » (Rolin, 2014, p. 17, je souligne). L'essai de capture géométrique du lieu qui échappe à cet encadrement : un paysage qui ne se déploie que dans l'horizontale et qui est en même temps aquatique et glacial, est un paysage qui ressemble à un immense miroir. Il ne peut donc qu'être « tout le contraire », l'envers du monde. Les labyrinthes des *tropa* se reflètent dans ce miroir et s'y multiplient à l'infini, brouillant la frontière entre la vérité et la mystification, la réalité et l'illusion :

Autre chose encore ! Il faut faire attention ! Les centaines de lacs de Solovki reflètent le monde penché au-dessus de l'eau, et des illusions d'optique, fréquentes dans le Grand Nord, font parfois paraître ses reflets plus réels que la réalité et estompent la frontière entre eux. J'ai entendu parler d'un pèlerin ivre qui est tombé à l'eau et s'est noyé pour avoir pris le reflet du monastère dans la baie de la Prospérité pour les Portes saintes (Wilk, 1999, p. 55).

Ces images multiples font donc perdre la vie ou la tête (cf. Wilk, 1999, p. 55) et le territoire en question fuit toute intelligibilité. Il s'éloigne de la Terre et se situe hors du temps et de l'espace. Ainsi Alexeï Féodossévitch Vengengheim donne des conférences sur la possibilité d'effectuer un vol vers la Lune ou Mars, se rendant parfaitement compte que c'est un voyage déjà réalisé : « Un voyage vers la Lune ou Mars. Une lettre pour camarade Staline. Le monde où vit camarade Staline est plus éloigné du déporté Vangengheim que la Lune ou Mars » (Rolin, 2014, p. 114, je souligne). Non sans raison, sa femme, Varvara, fait croire à leur fille « que son père est parti pour un long voyage d'exploration [...] » (p. 100). Vangengheim se prépare à une éclipse de soleil (p. 131) et lit Nansen : « Je lis Nansen, écrit-il, *Dans le pays de la glace et de la nuit* » (p. 129). Or, Solovki est *par excellence* la terre de la « glace » (on l'a déjà vu) et de la nuit. Et cette dernière, surtout l'été, cumule toutes les transpositions, confusions et tous les renversements de ce territoire. Les nuits blanches y mettent en lumière (*sic* !) l'envers du monde et laissent transparaître un autre côté de l'univers :

Pavel Florenski disait que la réalité, dans le Grand Nord, est plus fine que partout ailleurs, comme un pull-over usé aux coudes, et qu'on y entrevoit l'autre monde. Une aurore boréale suffit pour sentir le poids du cosmos, et le silence d'une nuit « blanche » pour entendre... Elle avait laissé sa phrase en suspens, comme si elle avait eu peur d'en dire trop (Wilk, 1999, p. 146).

En dire trop, ce serait parler d'une autre planète. Car la nuit où le soleil ne fait que toucher la ligne de l'horizon pour se lever tout de suite après, qui met en relief les labyrinthes insulaires et se reflète dans les lacs et étangs, suspend pour de bon

les lois physiques de la Terre. Mais de cet imbroglio des lois physiques et morales et de cette confusion des repères et des éléments – du ciel, de la terre, de l'eau et de la boue – surgit la possibilité d'entrevoir l'autre monde, de s'y refléter soi-même, voire – comme le disait Deleuze cité au début de ce texte – de recommencer à zéro.

Les nuits blanches, sur l'archipel de Solovki, diffusent des lueurs douces, dans des tons lilas, allant de violets déteints au premier plan, tout près de la rive, à l'amarante qui s'intensifie au loin, sur la ligne d'horizon où le soleil se noie dans la mer en un clin d'œil. L'eau, le ciel, les nuages et les pierres présentent toutes les nuances de rose ; même la brume et l'écume ont l'air d'une mousse couleur de canneberge. Pendant les nuits blanches, la mer Blanche est une mer d'huile : pas un frisson, pas une ride ; on dirait un grand miroir obscurci dans lequel se refléteraient l'archipel et les hommes. Et où l'on se refléterait soi (Wilk, 1999, p. 43).

5. RÊVER UN TERRITOIRE

Et c'est précisément cette image du grand miroir obscurci dans lequel se refléteraient la topographie, l'histoire et les hommes qui constitue pour moi la conclusion de cette courte étude. Il y manque, sans doute, de la place pour les fantômes dont parle Olivier Rolin en précisant la nature de son « tropisme russe » :

Ce [...] n'est donc pas une attraction purement géographique, une espèce d'aspiration par l'espace, car cet espace n'est pas seulement une étendue, il n'est pas seulement abstrait ou négatif, ligne de fuite, absence de limites (l'étant aussi) : il est peuplé de fantômes [...] (Rolin, 2014, p. 196).

Finalement, la question posée par Rolin et citée au début de cette étude – « qu'est-ce qu'il y a là-bas, derrière » ? – est plus que géographique. Elle vise en effet un territoire multiple et complexe qu'on ne saurait décrire, car c'est lui-même qui – pour reprendre la formule de Gérard Genette – « se parle et s'écrit » (Genette, 1966, p. 108) en fuyant toujours l'immobilité du texte.

Pendant que j'écrivais, j'ai remarqué que la nature de l'extrême Nord est entortillée, chaotique, et que la réalité d'ici est dépourvue des formes qui sous des latitudes plus clémentes sont le produit de la civilisation. Les formes résiduelles des civilisations nées ici ont été anéanties par le soviétisme ; dans la nature, dominant l'eau, la glace et la boue, donc des éléments sans formes. Dans ces conditions, refaire le même chemin a perdu son sens, c'est comme chercher des traces dans un marécage, mais l'écriture elle-même a suivi son propre chemin, sa propre *tropa*, trouvant dans la langue un fondement plus solide que la couverture de la toundra. Je veux dire que ce texte a plus de réalité que la nature qu'en est le « pré-texte » (Wilk, 1999, p. 237).

Les *tropa* de Mariusz Wilk et le *tropisme russe* d'Olivier Rolin traversent un territoire méandreux et complexe, « [...] un espace de tremblement, d'hésitation,

d'incertitude et de fondamentale instabilité » (Antonioli, 2003, p. 254), aux reflets d'outre-monde, d'un monde détourné, renversé qui, en même temps, effraie, hypnotise et obsède. Sa beauté, si bien saisie par les écrivains, séduit et fait rêver, ce qui constituait, par ailleurs, un objectif secondaire de la présente étude :

La fin de l'été, aux Solovki, fait penser à un rêve : l'horizon émerge des brumes comme une histoire interrompue au milieu d'un mot, le ciel est gris et cendré, la mer d'un gris nacré, et dans l'air c'est l'été de la Saint-Martin. Ça et là, les bouleaux s'enflamment, les herbes jaunissent, la mousse embaume. La terre est recouverte d'une brume grise où dorment prés et marécages ; les lacs aussi semblent sommeiller, rêvant des arbres et des gens penchés au-dessus d'eux. Les gens s'attristent de voir l'été finir et boivent pour prolonger ce rêve (Wilk, 1999, p. 85).

Selon les postulats de la géocritique – rappelons ce concept de Bertrand Westphal – « [...] les espaces humains ne deviennent pas imaginaires qu'en intégrant la littérature ; c'est la littérature qui leur octroie une dimension imaginaire, ou mieux : qui traduit leur dimension imaginaire intrinsèque en les introduisant dans un réseau textuel » (Westphal, 2000, p. 21). Les îles Solovki ne sont qu'un des multiples archipels situés sous le cercle polaire ; l'histoire d'Alexeï Féodossévitch Vengengheim est une « parmi des millions d'autres » histoires et les événements relatés par Mariusz Wilk pourraient surgir en tout lieu et en tout temps. Si nous y avons vu le lien intrinsèque entre le territoire et l'homme, entre le paysage et la formation de son habitant ; si cette terre lors de la lecture nous a révélé – dans tout son opacité – cette « puissance insaisissable et qui cependant marque secrètement les choses », c'est sans doute grâce à ce mouvement dialectique qu'évoque Bertrand Westphal : circulation entre espace-littérature-espace (Westphal, 2000, p. 21). Le survol textuel et topographique des îles Solovki et l'observation des trajets entrecroisés d'Olivier Rolin et Mariusz Wilk nous ont permis d'observer la dynamique de cette circulation qui, loin d'être figée, est en mouvement permanent : « Les relations entre littérature et espaces humains – citons encore Westphal – ne sont donc pas figés, mais parfaitement dynamiques. L'espace transposé en littérature influe sur la représentation de l'espace dit réel [...], sur cet espace-souche dont il activera certaines virtualités ignorées jusque-là, ou ré-orientera la lecture » (Westphal, 2000, p. 21). Cette « ré-orientation » de la lecture a abouti ici – paraît-il – là, où le « [...] texte a plus de réalité que la nature qu'en est le pré-texte ». Le microcosme en question, opaque et labyrinthique, fuit la représentation et résiste à l'écriture – de Rolin, de Wilk et, au second degré, de Bodzińska-Bobkowska. Si nous avons réussi à l'entrevoir et l'appréhender, même partiellement, c'est grâce à cette dimension imaginaire, virtuelle que nous fournit le texte, « plus réel que la nature », dépositaire du *genius loci* et des rythmes du temps et de l'espace qui en sont « le pré-texte ».

RÉFÉRENCES/REFERENCES/BIBLIOGRAFIA

- Antonioli, Manola. (2003). *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*. Paris : Harmattan.
- Butor, Michel. (1979). Entretien avec Michel Butor. *Les Nouvelles Littéraires*, 2(9), pp. 16–17.
- Collot, Michel. (2014). *Pour une géographie littéraire*. Paris: Corti.
- Deleuze, Gilles, Parnet Claire. (2008). *Dialogues*. Paris: Champs/Flammarion.
- Deleuze, Gilles. (2002). *L'île déserte et autres textes*. Paris: Minuit.
- Deleuze, Gilles, Guattari, Félix. (1991). *Qu'est-ce qu'une philosophie?* Paris: Éditions de Minuit.
- Genette, Gerard. (1966). *Figures I*. Paris: Seuil.
- Rachet, Clémentin. (2019). *Topologies. Au milieu du monde de Michel Houellebecq*. Paris: Ed.-b2.
- Rolin, Olivier, Bertini, Jean-Luc. (2014). *Solovki. La bibliothèque perdue*. Marseille: le bec en l'air.
- Rolin, Olivier. (2014). *Le Météorologue*. Paris: Seuil.
- Westphal, Bertrand. (2000). *Pour une approche géocritique des textes, esquisse. PULIM*, pp. 9–40.
- Wilk, Mariusz. (1999). *Le Journal d'un loup*. Montricher: Noir sur Blanc.
- Wunenburger, Jean-Jacques. (2013). *Imagination géopoétique. Espaces, images, sens*. Paris: Ed. Mimesis.

Data zgłoszenia artykułu: 18.03.2023

Data zakwalifikowania do druku: 30.11.2023

